

Une stratégie de la pureté.

C'est comme l'oscillation du petit miroir qui, l'espace d'un instant, va projeter dans vos yeux tout un morceau de soleil: Un imperceptible mouvement, un angle bien choisi et la lumière vous inonde!

En spectacle ou en exposition, les objets, les machines et les mots qui composent l'univers d'ALIS n'ont pas d'autre fonction que de diriger ainsi le spectateur, invité parfois à manipuler lui même le petit miroir, vers cette improbable inclinaison qui viendra tout éclairer.

Le mouvement est bref, lisible; résolu. Et même s'il se déploie dans un espace composé avec le plus grand soin, jamais sa trajectoire ne s'éloigne de la simplicité. Pour créer une mécanique du sens, il faut des mécanismes ramenés à l'essentiel.

On pourrait s'essayer à dresser le catalogue de ces mécanismes chers à ALIS: Mots retournés, contournés, détournés, éclairés au premier degrés, ou tirés du néant d'un paquet de lettres; Machines aux fonctions dérisoires; images hyper-réalistes, décomposées jusqu'à l'absurde; rencontres paradoxales de la géométrie pure et d'une fantaisie quasi-baroque. Mais un tel catalogue porte en soi sa limite car ALIS ne cesse de créer et d'étendre un monde de formes qui, en dépit de sa profonde cohérence, échappe ainsi aux classifications.

Une recherche aussi systématique de la vérité des mots et des choses ne saurait, en vérité, procéder d'un esprit de système. Et c'est toute la force d'ALIS. Aux rugissements dadaïstes, à l'esthétisme des surréalistes, à la roublarderie des post-modernes, la main et le regard qu'ils posent sur tout ce qui les entoure, répondent par un naturel désarmant.

Un naturel qu'on ne retrouve guère, dans l'histoire de ce siècle que chez quelques musiciens. Chez Erik Satie, doux prophète de l'absurde, dont les provocations mêlaient intimement l'élan de coeur à celui d'un esprit acéré. Chez John Cage aussi, cet éternel adolescent qui semble n'avoir passé sa vie qu'à s'initier au maniement du son. A leur manière, ces deux là auront donné l'exemple de ce qu'un art peut porter de vérité brute dans une démarche unanimement placée sous le signe de la distance, du second degré, de la plaisanterie.

L'impression, celle d'une dérision déshabillée par sa grandeur même, n'est pas très différente lorsque l'on évolue au milieu des créations l'ALIS. Du balais mécanique naît une forme de pureté dont on ne distingue bientôt plus si elle est d'ordre poétique, métaphysique, rhétorique - ou les trois à la fois.

C'est que le naturel, ici, n'a rien à voir avec l'inné. Refuser le symbole sans cesser de faire dire à l'objet ce qu'il ne dirait pas de prime abord, demande une vigilance, pour ne pas dire une discipline, que le résultat final, bien évidemment, ne doit jamais laisser soupçonner. De même que les outils de la création, leur travail terminé, abandonnent la scène aux armes légères de la pensée.

A vrai dire, cette pensée qui féconde le travail d'ALIS, cette pensée qui nous renvoie, spectateurs, à notre propre regard sur le monde, finirait par nous intimider si elle n'était aussi harmonieuse. Mais le petit miroir nous est tendu avec tant de savante et obstinée douceur.

Alain Surrans